



René Vautier sur le tournage de *Marée noire, colère rouge* après l'échouage de l'*Amoco Cadiz* en 1978. Primé au Festival international du film de Rotterdam, ce long métrage n'a toujours pas été diffusé par la télévision française.

L'homme à la caméra rouge

CINÉMA Le deuxième volume de la rétrospective consacrée à René Vautier est désormais disponible. Un coffret pour (re)découvrir l'œuvre d'un homme libre, communiste et indomptable qui a donné au cinéma militant ses lettres de noblesse.

René Vautier, *Rouge Bretagne*, coffret DVD de 7 films restaurés et un livret de 190 pages, éd. les Mutins de Pangée, 35 euros (disponible sur cinemutins.com)

O n lui doit l'un des films les plus importants sur la guerre d'Algérie, *Avoir 20 ans dans les Aurès*, récompensé au Festival de Cannes en 1972, censuré aussitôt par les autorités françaises. Depuis *Afrique 50*, considéré comme le premier film anticolonialiste français, jusqu'à *Histoires d'images, images d'Histoire* réalisé en 2014 avec sa fille Moïra Chappedelaine-Vautier, qui évoque, entre autres, la disparition de son film tourné en 1950, *Un homme est mort*, sur le décès du gréviste Édouard Mazé, tué par la police à Brest, l'œuvre cinématographique de René Vautier est inclassable, impressionnante, indomptable.

De la Résistance (il avait 16 ans en 1944) aux luttes anti-coloniales, des luttes antiracistes aux luttes sociales, l'éventail de sa filmographie témoigne d'un engagement artistique et politique infaillible et insatiable. Malgré la censure qui, le concernant, n'a cessé de le frapper, une censure tant politique qu'économique. Mais René Vautier ne s'est jamais laissé impressionner. Caméra au poing, il a toujours filmé, défendant l'idée d'un cinéma ouvrier, réalisé non pas pour mais avec les travailleurs. Il est de l'aventure du groupe Medvedkine à Besançon puis à Sochaux et les gars de Peugeot. Des films « d'expression ouvrière », collaboratifs, où cinéastes et ouvriers étaient logés à la même enseigne, chacun apportant son savoir-faire. Des films qui bénéficiaient d'un réseau militant de distribution, programmés avec débats publics et dont la réalisation a soulevé la

question de leur production. Quand les canaux habituels de financement s'en désintéressaient ouvertement, l'idée de monter sa propre maison de production lui est venue.

Ainsi est née en 1970 l'UPCB – Unité de production cinématographique Bretagne –, une coopérative de cinéma, « un outil de transmission d'expérience ouvrière et des luttes paysannes ». L'apparition de la vidéo est une aubaine pour filmer léger, moins cher, échapper à la censure et diffuser plus facilement. « *Un trou de liberté* » dans lequel Vautier, à l'instar du groupe Medvedkine, Carole Roussopoulos ou Delphine Seyrig, va s'engouffrer pour diffuser cette « *liberté en images, (...) pour donner la parole aux paysans, et montrer d'autres actions de grève* ». La droite française, aux aguets, voit d'un mauvais œil ce trublion outrepasser les canaux habituels de production, réalisation et distribution.

DES TÉMOIGNAGES ET DES ARCHIVES JUSQU'ICI INEXPLOITÉS

En 1972, Vautier entame une grève de la faim devant le refus d'accorder un visa d'exploitation à *Octobre à Paris*, de Jacques Panijel, sur le massacre des Algériens le 17 octobre 1961, produit par l'UPCB. Une grève de la faim de trente et un jours pour exiger la suppression de la censure cinématographique sans en fournir les raisons et « *l'interdiction pour la commission de censure de demander coupes ou refus de visa pour des critères politiques* ». Vautier a le soutien de Rivette, Godard, Varda, Resnais... Le 31 janvier 1973, il reçoit un télégramme de Costa-Gavras et Jean-Daniel Simon qui, au nom de la Société des réalisateurs de films, lui annoncent que le ministre de la Culture d'alors, Jacques Duhamel « *sanctionne (sa) lutte victorieuse* ». Il était temps, Vautier ne pesait plus que 59 kg...

Le deuxième coffret réalisé par les Mutins de Pangée, dont chaque film a été restauré par Moira Chappedelaine-Vautier, agrémenté d'un livret passionnant, révèle tout le travail éditorial rigoureux de l'entreprise. On y découvre des témoignages et des archives jusqu'ici inexploités, des films qui font cruellement défaut à l'histoire officielle du cinéma. En 1977, Vautier et Soazig Chappedelaine vont réaliser *Quand les femmes ont pris la colère*. Alors que les ouvriers d'une filiale de Pechiney-Ugine-Kuhlmann à Couëron sont en grève et n'obtiennent rien, leurs femmes envahissent le bureau du patron et le séquestrent. En deux heures, elles obtiennent ce que la direction refusait depuis des semaines. Mais la direction porte plainte contre douze d'entre elles. Vautier et Chappedelaine vont filmer le procès, et ces femmes dans leur intimité. Le film est un formidable témoignage de la condition féminine ouvrière d'alors, d'une prise de conscience émancipatrice.

En 1978, le supertanker *Amoco Cadiz* échoue au large de Portsall (Finistère), et déverse plus de 227 000 tonnes de pétrole sur les plages bretonnes. *Marée noire, colère rouge* raconte la lutte des Bretons contre cet événement. Les images sont terribles, la colère des habitants aussi face à un gouvernement qui minimise l'impact environnemental. Primé cette même année au Festival international du film de Rotterdam, ce film n'a toujours pas été diffusé par la télévision française... Pour Vautier, ce film permettait de montrer « *la pollution de la marée noire* » au même titre que « *la pollution des esprits* ». On ne peut évoquer tous les films de ce coffret, mais, parmi les pépites, citons encore *les Ajoncs*, avec Mohamed Zinet, formidable acteur algérien ami de Vautier. Le film dénonce le racisme et montre la solidarité, et la présence chaplinesque de Zinet lui donne un caractère poétique et facétieux réjouissant.

Laissons la conclusion au grand et regretté critique de cinéma Jean-Louis Bory, dont les interventions au *Masque et la Plume* restent mémorables. Du cinéma de Vautier, il disait : « *Vautier a semé de par le monde des perles en image qui se sont révélées, pour le pouvoir en place, plus blessantes que des balles. Le temps viendra un jour de les mettre en collier.* ». ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

En grève de la faim, Vautier a le soutien de Rivette, Godard, Varda, Resnais...

Monsieur le patron, du balai!

CINÉMA Coline Grando revient sur un pan oublié de l'histoire sociale belge, où des femmes de ménage se sont libérées du patronat. Une réflexion puissante sur la hiérarchie, la solidarité et le quotidien complexe des travailleurs précaires d'hier et d'aujourd'hui.

Le Balai libéré, de Coline Grando, Belgique, 1 h 29

Le *Balai libéré* s'ouvre avec le *Merci patron* des Charlots, comme le documentaire du même nom. À l'Université catholique de Louvain, quarante-cinq ans plus tôt, *Merci patron* est scandé comme un « *merci pour rien, et au revoir* ». Dans les années 1970, les femmes de ménage de l'établissement scolaire belge « *licencient* » leur boss pour créer une coopérative de nettoyage : le Balai libéré. Pendant près de quatorze ans, la société fonctionnera en autogestion. Dans les archives vidéo, on découvre la combativité et l'enthousiasme de ces femmes réunies en assemblée générale pour dénoncer le « *vol organisé* » de leur supérieur, récupérant leur force de travail pour la revendre à prix d'or à l'université. Une dénonciation du capitalisme dans toute sa splendeur. Pourtant, cette histoire touchante n'est pas le sujet du documentaire de Coline Grando. La réalisatrice fait se rencontrer les travailleurs d'hier et d'aujourd'hui, pour créer un pont militant entre les générations et faire résonner la lutte au présent.

Dans ce dédale de 350 000 m² accueillant 40 000 étudiants au quotidien, Cathy, Papy ou Élodie courent à droite à gauche,

aspirateur en main, le dos écrasé par le sac qui récupère la poussière. Un labeur éreintant que les évolutions technologiques n'ont pas permis d'adoucir. Depuis l'épopée du Balai libéré, encore présente dans les mémoires des travailleurs d'aujourd'hui, l'autogestion, c'est terminé. Le nettoyage est industriel.

« LES GENS ONT PEUR DE PERDRE LEUR PLACE »

Si certaines ouvrières sont là depuis plus de dix ans, les sociétés, elles, se sont succédé au fil des appels d'offres de marchés publics. Un système qui participe à réduire les effectifs et à dégrader les conditions de travail. Malgré la situation, les foules peinent à se soulever : « *C'est ça ou on ne travaille plus* », expliquent bon nombre des techniciennes de surface. En confrontant les désillusions de l'équipe de nettoyage actuelle et les souvenirs des militants, laveurs de vitres et femme de ménage présents quatre décennies plus tôt à l'université, Coline Grando nourrit une réflexion sur les évolutions du militantisme, le poids des syndicats et la rudesse d'un travail pourtant essentiel. Avec le même constat aujourd'hui qu'à l'époque : le patron ne connaît pas le terrain, ne se rend pas compte de la cadence qu'il impose. Il paye les machines, et c'est tout. Alors, pourquoi s'en encombrer ?

Le Balai libéré rend aussi compte d'une solidarité toujours présente mais disloquée. Les assemblées générales sont devenues des réunions syndicales, où seuls les délégués osent se déplacer. Les travailleurs, beaucoup moins nombreux qu'à l'époque, sont divisés en petits groupes. Certains ne se rencontrent jamais. « *Les gens ont peur de perdre leur place* », déclare le délégué syndical Angelo, dépité. Le néolibéralisme et son accélération depuis les années 1980 ont atomisé le travail en même temps que toute forme d'espoir.

À cela, les « anciens » répondent avec conviction : si les conditions ont empiré, l'herbe n'était pas forcément plus verte à l'époque. Les femmes de ménage ne croyaient pas plus en elles. Leur militantisme a commencé quand elles n'ont eu plus rien à perdre, portées par des soutiens extérieurs, les étudiants de l'université en tête. Et de conclure par la nécessité de nourrir cette solidarité, seul moyen de créer un rapport de force et de se débarrasser des voleurs, eux, bel et bien organisés. ■

PABLO PATARIN

Deux séances spéciales sont organisées : le 15 décembre à 20 heures, au cinéma Saint-André-des-Arts à Paris en présence de Rachel Keke, et le 20 décembre au cinéma Utopia de Montpellier, en présence de Philippe Poutou.



Rarement mis en images, les évolutions du militantisme, le poids des syndicats et la rudesse d'un travail pourtant essentiel. cvb